Document generated on 06/01/2025 3:05 a.m.

Ciné-Bulles

De sperme et de sang

FALARDEAU, Éric. *Le Corps souillé – Gore, pornographie et fluides corporels*, coll. L'instant ciné, Longueuil, Éditions L'instant même, 2019, 150 p.

Jean-Philippe Gravel

Volume 37, Number 3, Summer 2019

URI: https://id.erudit.org/iderudit/90678ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gravel, J.-P. (2019). Review of [De sperme et de sang / FALARDEAU, Éric. *Le Corps souillé – Gore, pornographie et fluides corporels*, coll. L'instant ciné, Longueuil, Éditions L'instant même, 2019, 150 p.] *Ciné-Bulles*, *37*(3), 54–54.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2019

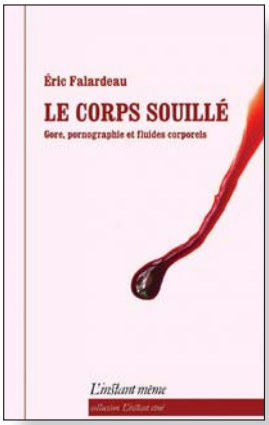
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



FALARDEAU, Éric. *Le Corps souillé – Gore, pornographie et fluides corporels*, coll. L'instant ciné, Longueuil, Éditions L'instant même, 2019, 150 p.

De sperme et de sang

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Le cinéma gore et le spectacle pornographique sont jumeaux en ceci qu'ils prennent pour matière référentielle première le corps, qu'ils se plaisent à dénuder, outrager et assaillir jusqu'à le retourner sens dessus dessous, exposant jusqu'à ses viscères et ses fluides. Qu'il s'agisse du spectacle du sexe non simulé jusqu'à l'aboutissement du *money shot* (le plan d'éjaculation qui conclut le microrécit de la scène pornographique) ou de celui de la série d'outrages imaginatifs et graphiques que le gore fait subir au corps d'une victime grâce à des effets spéciaux saisissants qui ne lésinent pas sur l'hémoglobine, ces deux genres limites exprimeraient et s'adresseraient à un certain malaise dans notre rapport au corporel, voire une angoisse existentielle.

Pour Éric Falardeau, la fascination suscitée par ces deux genres explicites par excellence trouve son origine « dans un rapport trouble, voire haineux, au corps [en ceci] qu'il est jugé désuet et non performant » tel qu'en lui-même : soumis au vieillissement, aux maladies, à la laideur et toujours aussi mortel qu'auparavant malgré les avancées de la science technomédicale qui promet de pallier temporairement ses défauts. La catharsis (terme que Falardeau n'emploie pas) procurée par le spectacle gore ou pornographique serait alors de le voir, d'une part, apprêté et réduit à l'état de chose, de cadavre dans les dépècements et les éviscérations du gore ou bien encore glorifié, hissé au-dessus de lui-même au statut de machine sexuelle infailliblement performante dans la pornographie. D'un côté comme de l'autre, le spectateur trouve un exutoire scopique à regarder de près la réduction accélérée d'un corps à l'état de matière informe dans le gore ou, au contraire, son ascension vers la jouissance authentique attestée par l'éjaculation qui clôt le schéma actanciel de la scène pornographique. Ce qui était autrefois hors-champ contamine désormais le champ de l'écran, ce qu'il était autrefois impossible ou interdit de voir obsède désormais le champ du visible au point de devenir un fétiche, une attraction en soi assez puissante pour se passer, si elle le veut, de tout prétexte narratif. Ces deux genres confrontent et rappellent « monstrativement » le spectateur à son état d'être fait de matière.

Au fil de l'essai, un habile jeu comparatif, une dialectique entre ce que les deux genres comportent forcément de vrai et de faux, de réel et de simulé se noue afin de montrer comment ces deux genres et leur langage similaire trouvent leur source dans un même malaise quant à notre propre expérience corporelle. Il reste difficile, et courageux, de s'efforcer de s'emparer de ces genres jumeaux qui aspirent à sidérer au point de vouloir s'adresser directement au corps et provoquer instinctivement des réactions d'excitation ou d'abjection, en conservant la distance analytique qui assure et prouve, références à l'appui, qu'une sémiotique est bel et bien à l'œuvre dans l'abondant corpus de cet objet d'étude : qu'il s'y véhicule un discours et un imaginaire complexes et sévèrement codés.

Pourtant, si l'analyse des ressorts fondamentaux du gore paraît juste dans l'ensemble, l'une des idées directrices, maintes fois affirmées, que la pornographie (l'auteur ne parle que de la pornographie hétérosexuelle) sublime et présente des corps plus que parfaits et presque divinisés, révèle d'évidentes limites, ne serait-ce que parce que l'expérience intime que maint lecteur s'en est faite à la fréquenter pourra la voir tout autrement. Qu'elle élève le corps montré à une sorte de niveau de perfection fonctionnelle peut s'appliquer en effet au rôle qu'y remplit le corps masculin dans la transaction filmée (qu'il paie, en quelque sorte, de l'éjection de son sperme), mais qu'en est-il du corps féminin dans cette affaire? Que dire, par exemple, de l'expansion, dans la pornographie courante, de pratiques ayant de plus en plus l'allure de sévices qui accroissent le fossé séparant cette sexualité filmée de celle qui est vécue dans l'expérience? Sur ce plan, et bien qu'Éric Falardeau ait souhaité se placer au-delà de cette problématique, la question de savoir si la pornographie, dans son ensemble, fascine parce qu'elle rabaisse le corps ou, au contraire, le sublime, reste un objet de débat assez puissant pour contraindre quiconque voulant en discuter d'y engager sa subjectivité de spectateur et de témoin.

En ce sens, l'ouvrage collectif *Bleu nuit – Histoire d'une cinéphilie nocturne*, que le même Éric Falardeau a codirigé avec Simon Laperrière (Éditions Somme Toute, 2014, et qui, incidemment, parlait de cinéma érotique plutôt que de pornographie) comble en partie ce manque en laissant s'exprimer des voix osant dire comment telle scène, ou tel film, les a interpellées et a pris pour elles une résonnance particulière, et se risquant ainsi à explorer comment la ligne fragile entre érotisme et pornographie sert de révélateur à la subjectivité et à la sensibilité érotique de chaque spectateur. Quand, en conclusion du *Corps souillé*, Falardeau se demande si le gore et la porno ne seraient pas « les derniers vestiges d'un cinéma encore honnêtes », peut-être ne parle-t-il pas d'autre chose. Ou c'est du moins en l'interprétant ainsi que cette proposition injuste à l'égard des autres genres de cinéma se rachète un peu de sa mauvaise foi et de son nihilisme. CB